

Chapitre 9

UN AMOUR ENFOUI AU FOND DU CŒUR

Déjà quatre semaines que DuyQuang avait remarqué l'absence de ThuVan à l'église. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis l'après-midi où par le plus grand des hasards, il l'avait sauvée de sa tentative de suicide sur la berge de la rivière de Saigon. Elle était devenue une très pieuse croyante. Presque tous les soirs, après le travail, elle s'arrêtait à l'église pour prier avant de rentrer chez elle. Et tous les dimanches elle assistait à la messe. Si depuis plus de dix ans elle était une bonne fidèle, lui, il était un prêtre exemplaire, riche en charité chrétienne. DuyQuang suivait pas à pas la vie quotidienne de ThuVan aux fins de l'aider ou de lui prodiguer de précieux conseils, notamment de la consoler et de la reconforter toutes les fois qu'elle se trouvait dans la peine. En outre, il était le parrain de VanTruong qu'il affectionnait beaucoup, qu'il éduquait, qu'il aidait à tous les points de vue. Il s'acquittait de son devoir envers lui comme s'il était son propre père. Aussi bien la vie de ThuVan et celle de VanTruong étaient-elles comme la sienne propre.

Si l'église et les paroles du Christ étaient la nourriture spirituelle de ThuVan, les paroles consolatrices de DuyQuang étaient le courant d'onde limpide, fraîche, stimulante qui l'encourageait à vivre. Elle et son fils avaient vécu grâce à cette nourriture et à cette eau miraculeuses. Depuis plus de dix ans il était le berger qui gardait et élevait cette malheureuse brebis abandonnée. Il est évident que les troupeaux étaient la raison de vivre et la source de joie du berger. Sans eux sa vie serait triste et fade. Et les verts pâturages ainsi que le ciel lumineux, le vent frais et la lune claire ne l'émouvaient plus.

Cet état d'âme était celui de DuyQuang depuis plusieurs semaines. La longue absence de ThuVan lui donnait l'impression qu'il lui manquait on ne sait quoi, qu'il était mélancolique et solitaire, tel ce berger planté au milieu de la plaine sauvage, recherchant en vain sa chère brebis. Il se demandait pourquoi elle n'était pas présente à l'église. Est-ce qu'il y aurait eu de nouveaux changements dans sa vie? Est-ce que son mari serait revenu? Pour quelle raison VanTruong était-il resté également sans donner de ses nouvelles? Ou bien alors, seraient-ils victimes d'un accident, d'une maladie?

Cette dernière question lui faisait perdre son calme. Bien qu'il fût en train de célébrer la messe devant l'autel en présence de nombreux fidèles assis sur les chaises rangées de chaque côté dans la nef centrale, il avait l'impression d'être au milieu d'une plaine sauvage, sous le ciel sombre, exposé à tous les vents glacials. Soudain il était saisi de peur pour sa jeune et faible brebis qui était en train de s'égarer et qui risquait de périr dans la tempête. Alors ne pouvant plus tergiverser, il mit fin rapidement à la messe, changea sa chasuble contre sa robe noire, sortit dans la rue, avisa un taxi qui le conduisait en vitesse au carrefour PhanThanhGian et DuyTan.

Là. Il s'aperçut qu'il avait oublié son porte-monnaie dans sa veste à l'église. Le chauffeur, voyant son embarras lui dit:

- Mon père, vous n'avez pas besoin de me payer si vous n'avez pas d'argent sur vous.

DuyQuang, gêné, répondit:

- Je m'appelle Nguyen DuyQuang. Si cela ne vous ennuie pas, quand vous aurez l'occasion de passer du côté de la cathédrale «Notre Dame», venez me trouver et je vous réglerai votre course d'aujourd'hui.

- Oh! Ne vous inquiétez pas, mon père. Je suis catholique, dit-il gaiement, un de ces jours vous me confessez et nous serons quittes.

Après avoir remercié le chauffeur, il sortit de la voiture et se dirigea vite vers la maison de ThuVan. La porte d'entrée n'était pas fermée. Il le poussa, traversa la cour en tapant très fort du talon pour signaler la présence du visiteur. Car il pensait que VanTruong viendrait l'accueillir comme l'habitude. Or, il ne s'attendait pas à trouver la maison complètement silencieuse. Il sonna et attendit. Soudain il vit que la porte de la maison n'était pas fermée à clef. Il l'ouvrit, passa sa tête et appela:

Huỳnh Dung

- ThuVan! Est-ce que vous êtes là?

Pas de réponse, il appela une deuxième fois:

- VanTruong! Es-tu dans la maison?

Tout à coup, de la chambre à coucher, une voix faible se fit entendre:

- Qui est là?

Heureux, DuyQuang entra dans la maison.

- Est-ce que c'est bien vous, ThuVan? Je viens vous voir. C'est moi, DuyQuang. Êtes-vous souffrante?

- Ah! C'est vous, mon père? Excusez-moi, je ne peux pas...

Elle avait une toute petite voix comme si elle n'avait plus la force de parler.

- Est-ce que vous êtes sérieusement malade? Puis-je entrer?

- Je... vais venir. Veuillez-vous asseoir.

DuyQuang s'assit dans le salon. Brusquement il entendit un bruit de chute. Sans hésiter, il s'élança dans la chambre où ThuVan, venant de tomber, s'efforça de s'asseoir. En la voyant par terre, il s'écria, effrayé:

- Mon Dieu! Que vous arrive-t-il?

Il accourut et l'aida à se recoucher.

Comme à travers un souffle, elle dit:

- Excusez-moi mon père! Je suis trop affaiblie... Je n'ai pas la force de marcher.

La figure pâle, les lèvres blêmes, le corps amaigri, elle était épuisée, fripée, telle une brebis qui respirait faiblement, qui se mourait dans la plaine sauvage. DuyQuang éprouvait pour elle une immense compassion. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la réchauffer et lui insuffler de la vitalité, de ses deux mains caresser ses blessures... Cependant, ne pouvant faire ce qu'il désirait, il tira doucement sur elle la couverture et affablement demanda:

- Comment en êtes-vous arrivée à ce point? De quoi êtes-vous malade?

- VanLong est mort, mon père!

- Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

- Oui, VanLong est mort! Les communistes l'ont tué... Son père l'a tué! Il est mort il y a presque un mois.

En annonçant cette triste nouvelle ses larmes coulèrent le long des joues.

DuyQuang, après un moment de silence, d'une voix grave, triste, dit:

- Oui! C'est bien cela. Il a fallu une très grave raison pour vous faire tant de mal.

Puis brusquement sa voix s'éleva, solennelle comme les sons de cloche d'église.

- Soyez courageuse, ThuVan! Une fois encore j'espère que vous vous montrerez courageuse pour franchir cette étape pleine d'épines.

Après cette exhortation il leva les yeux au ciel et à voix basse pria:

«Seigneur! Vous qui êtes le Tout-puissant, Vous qui êtes l'amour, venez en ThuVan et accordez-lui beaucoup de courage et beaucoup d'énergie pour vaincre les malheurs de la vie».

La prière terminée, il prit une chaise et s'assit près du lit. Après un moment d'émotion il demanda:

- ThuVan, dans quelle circonstance est mort VanLong?

- Les bombes sont tombées sur l'école alors que les classes venaient de commencer.

- Mon Dieu! Comment peut-il en être ainsi? dit-il, la figure contractée.

ThuVan raconta:

- Il est mort depuis plus de trois semaines. Deux jours après son enterrement, j'ai reçu une lettre de mon mari. J'éprouve une haine indignée d'apprendre qu'il opérait dans la région. Il se peut que ces bombes aient été lancées par Thy et sa bande. J'avais peur qu'il ne vînt en cachette me trouver comme l'autre fois. Alors, avec VanTruong j'ai quitté MyTho. J'en voulais tant à mon mari, et je souffrais tant de la mort de mon fils, que je suis tombée malade.

Comme elle parlait beaucoup, sa voix s'affaiblissait petit à petit. DuyQuang en souffrait:

- Vous devez vous reposer, conseilla-t-il. Ne parlez plus.

- J'espérais pouvoir me confier à vous pour alléger mon malheur.

- Oui, mais reposez-vous un moment. Je vais vous faire boire un peu de thé.

Elle approuva de la tête. Il prit la théière sur la petite table attenante au lit, versa le thé dans la tasse. Voyant le thé trop froid il se leva en disant:

Le paradis de Thy

Huỳnh Dung

- Ce thé est froid. Je m'en vais à la cuisine chauffer de l'eau et en faire d'autre.

Très touchée, ThuVan s'excusa:

- Mon père, vous vous donnez toujours beaucoup de peine pour moi. Je vous suis si redevable.

DuyQuang brusquement s'arrêta, la regarda et d'une voix émue dit:

- Depuis plusieurs semaines vous n'êtes pas venue à l'église, je me faisais du mauvais sang pour vous. Vous êtes malade et vous n'avez pas envoyé VanTruong me prévenir?

- Je ne voulais pas trop vous ennuyer.

- Vous ne vouliez pas me déranger ? Vous préféreriez me donner des soucis? Ne mériteriez-vous pas d'être grondée?

Les larmes de ThuVan se remettaient à couler. Revenant vers elle:

- Ne pleurez plus, dit DuyQuang doucement – je vous en supplie. Désormais, s'il vous arrive quoi que ce soit, prévenez-moi. Me le promettez-vous?

- Oui, mon père!

Puis il partit à la cuisine pour en revenir, un moment après, avec la théière de thé chaud. Il l'aida à s'asseoir, le dos appuyé sur le côté du lit, lui versa une tasse de thé. Elle l'accepta les larmes aux yeux. Il s'assit ensuite accablé. Brusquement se rappelant VanTruong, il s'écria:

- Mais, où est VanTruong? Aujourd'hui c'est dimanche, il ne doit pas aller à l'école que je sache?

- Il est allé faire le marché. Depuis que je suis malade il doit tout faire dans la maison.

Pauvre petit!

ThuVan buvait son thé chaud à petites gorgées. Voyant ses mains qui tenaient la tasse, maigres et faibles, il se sentait plus peiné, plus triste.

- Avez-vous pris des médicaments? demanda-t-il. Est-ce que vous avez vu un médecin?

- Je ne suis pas malade pour avoir recours à un médecin. Si je ne mangeais pas, si j'avais perdu le sommeil, si je dépérissais, n'ayant plus de force, c'est parce que je souffrais, parce que je contenais ma rancune.

Secouant la tête il soupira:

- Pourquoi, dit-il, voulez-vous martyriser votre personne comme cela? Vous rendez-vous compte que vous êtes amaigri, pâle et affaibli? Je ne pense pas que vous ayez l'intention de rester alitée jusqu'à la mort? Le médecin peut vous aider, quelle que soit votre maladie. Si vous êtes malheureuse, si vous avez les nerfs tendus, les tranquillisants peuvent remettre votre moral d'aplomb et vous redonner le sommeil.

Elle baissa la tête, silencieuse. Il la regarda un moment et demanda:

- Qu'est-ce que Thy dit dans sa lettre?

- Sa lettre est sur ma coiffeuse. Prenez-la et lisez-la! Vous comprendrez alors pourquoi je lui en veux et pour quelle raison je suis tombé malade.

DuyQuang porta son regard sur la coiffeuse, y vit une vieille enveloppe, non affranchie. Il alla la prendre, en tira une feuille de papier toute froissée, sale, dont la couleur blanche avait viré au jaune, tachée d'encre, plus ou moins foncée. Ce qui retint son attention c'est qu'elle était datée d'il y a un mois. Voici ce qui était écrit:

«le 10.3.1969

ThuVan, ma chérie.

Pendant plus de 10 ans je ne t'avais pas donné de mes nouvelles, parce que j'étais envoyé au Nord suivre l'entraînement de l'oncle Ho avec mes coreligionnaires.

Aujourd'hui, mon cœur, mon cerveau ne sont plus constitués de chair et de sang de mes parents, mais ils sont fondus avec la quintessence des deux génies Marx et Lénine.

Notre faible sang a été filtré, purifié par l'oncle Ho pour que nous devenions des surhommes qui ne ressemblent pas au genre humain. Grâce à l'oncle Ho nous sommes transmués en êtres immortels qui n'ont pas besoin de se nourrir, qui se passent de sommeil, de se vêtir...

Notre enveloppe de peau est plus souple, plus élastique que le plomb; notre cœur, notre foie sont plus durs que le fer. Nous sommes pareils à des machines construites de métaux. Autrement dit, nous sommes invulnérables. Nous sommes des immortels! C'est cela!

Le paradis de Thy

Huỳnh Dung

L'oncle Ho et le Parti ont foi en nous qui sommes des hommes entièrement rénovés et sont fiers de nous renvoyer dans le Sud pour liquider la bande des «Nguy»¹. Nous les exterminerons tous, des plus jeunes aux plus âgés, sans exception, pour que, n'ayant plus leur soutien, le peuple se soumette au parti et à l'oncle Ho».

Tu as dû avoir déjà vu nos éminents exploits depuis un an. De Saigon jusque dans toutes les provinces, les «Nguy», partout, vivent dans l'inquiétude, l'insécurité parce que nous lançons des bombes, nous tirons des roquettes sur les villes.

Quand les «Nguy» seront tous morts nous reviendrons avec le parti de l'oncle Ho édifier le paradis dans notre chère patrie. Il n'est pas loin ce jour-là, ma chérie.

J'espère que tu me seras toujours fidèle et m'attendras. Je t'embrasse.

Ton Thy.»

Après avoir lu la lettre, il soupira:

- Ayons pitié! Ils ne savaient pas qu'ils faisaient du mal. Quelle pitié!

Ces paroles de DuyQuang avaient le don de mettre ThuVan en colère:

- Voyons! Mon père, comment pouvez-vous avoir pitié de ces génies du mal, de ces monstres? Vous les plaignez, mais avez-vous pitié du peuple innocent qui mourait à cause d'eux?

- ThuVan, ils sont stupides, dépourvus d'intelligence. Ils ont perdu la sagesse, la raison, les sentiments. Ho Chi Minh et le parti communiste de Hanoi ont anéanti en eux «l'humain». C'est exactement ce qu'a dit votre mari dans sa lettre: «il n'est plus homme». C'est vraiment tragique pour un homme qui n'a plus les caractères propres à l'homme que Dieu lui avait accordés. Il mérite plus de pitié que de blâme! Vous devriez lui pardonner ses péchés!

Encore une fois DuyQuang avait plaidé en faveur de Thy. Cependant il se rendait compte, cette fois-ci, qu'il s'était menti à lui-même. Au fond, il éprouvait un profond ressentiment envers Thy. Cette rancœur n'était pas suscitée par les actes cruels accomplis par Thy et ses coreligionnaires pour nuire à leurs concitoyens et de tuer VanLong, mais elle relevait du fait que Thy avait rendu malheureuse toute la vie de ThuVan, sa bien-aimée croyante, et qu'il l'obligeait à attendre son retour dans la fidélité. C'était à la fois un imbécile et un égoïste!

Bien que lui, DuyQuang, eût l'altruisme d'un religieux, il ne pouvait pas s'empêcher de le détester. De ce ressentiment il découvrait tout à coup que la vie de ThuVan reposait tout entière et depuis longtemps dans son cœur. Leurs fréquentations pendant dix ans, avaient forgé un amour qui n'était pas tout à fait celui d'un homme et d'une femme. C'était un amour dépourvu de désirs charnels mais qui, par contre, enchaînait solidement son âme à sa vie. C'était précisément l'amour que le berger réservait à sa chère brebis.

Elle était sa vie, sa source de joie, sa raison de vivre. Comme elle était malheureuse, il l'était également et de la même manière! Aussi lorsqu'il avait fini d'intercéder pour Thy il souffrait, il était torturé comme s'il s'était flagellé. Pris de vertige il se laissa choir sur la chaise. La lettre lui échappa des mains.

ThuVan silencieuse, s'efforçait d'empêcher de jaillir ses larmes de haine et de rancune. Elle savait bien qu'étant un homme d'église plein de compassion, DuyQuang était porté naturellement à lui conseiller de pardonner à Thy. Et comme elle était une femme bonne, simple, compréhensive, sans esprit contestataire, elle suivait respectueusement les conseils de celui qu'elle traitait avec égard. D'ailleurs, sa figure qui respirait la bonté, sa voix douce et chaleureuse dissipait ses rancunes, apaisaient ses blessures et effaçaient ses souffrances.

Durant plus de trois semaines, elle avait gardé le lit comme une moribonde, et pourtant il suffisait de la présence de DuyQuang dans sa chambre pendant un court laps de temps pour qu'elle recouvrît la santé. C'était vraiment extraordinaire! Avait-il le pouvoir d'accomplir des miracles? Ou serait-il l'envoyé du Saint Esprit sur la terre pour la protéger et la secourir?

¹ Les communistes Vietnamiens appelaient les Sud Vietnamiens : les Nguy

Huỳnh Dung

La fenêtre inondait la petite chambre, de soleil et de lumière, donnant à ThuVan l'impression qu'une auréole du ciel rayonnait. Profondément émue, elle leva les yeux et rencontra le regard plein de compassion que DuyQuang posa sur elle. En silence ils se regardaient... mais de leurs yeux jaillissaient mille confidences que nul d'entre eux n'oserait jamais exprimer de vive voix.

Au bout d'un très long moment, DuyQuang doucement appela:

- ThuVan!
- Mon père?
- Allez, du courage! À vos côtés il y a VanTruong, il y a Dieu... et... je prierai beaucoup pour vous. Votre vie a des rapports avec la raison de vivre de bon nombre d'êtres. Par conséquent vous ne devrez pas rester triste et vindicative pour ne pas nuire à votre santé.

Brusquement elle sanglota. Elle ne comprenait pas pourquoi elle pleurait. Cependant elle était certaine qu'elle ne versait ces larmes ni à cause de Thy, ni à cause des malheurs de la vie. DuyQuang la laissa pleurer tout son soûl. Son cœur était écartelé entre son amour et sa vie sacerdotale. Il aurait voulu emporter ThuVan loin de ce marécage infesté de reptiles écœurants, mais il avait déjà fait don de sa personne à Dieu. Il appartenait au Seigneur, à la religion, au monde des croyants. Sa vie ne lui appartenait plus! Il n'avait pas le droit de vivre pour lui, pour son cœur.

Du tréfonds de son cœur une voix ardente s'éleva: «*O, ThuVan, ma chérie! Je t'aime! Je suis sûr que tu connaissais bien mon cœur, que tu savais que ma vie ne m'appartient plus. Je souffrais devant tes malheurs sans pouvoir faire quoi que ce fût pour toi. Je suis impuissant devant notre situation. Alors, efforçons-nous de suivre jusqu'au bout notre destinée. Bien que nos routes n'aillent pas ensemble, je marcherai toujours à côté de toi et te protégerai*». Douloureusement il baissa la tête en pensant que les voies de leur destinée resteraient parallèles jusqu'à la mort sans se rencontrer. Il devrait enterrer cet amour dans son cœur, toute sa vie.

- Maman, je suis de retour.

L'appel retentissant de VanTruong depuis la porte d'entrée fit revenir DuyQuang et ThuVan à la réalité. Il courait au-devant de l'enfant, heureux de le prendre dans ses bras et de poser un baiser sur son front. Affectueusement il lui demanda:

- Ta maman étant malade, as-tu beaucoup de travail?

VanTruong faisait signe de la tête, puis soudain la secouant:

- Oh, non! J'aime bien ma mère. Je ne suis pas malheureux. Je ne m'occupe que d'elle.

Très content de la réponse, il le serra très fort dans ses bras:

- Tu es bien sage. Qu'est-ce que tu veux comme récompense?

VanTruong mordait ses lèvres et après avoir réfléchi un moment il dit en regardant DuyQuang l'air hargneux:

- Les communistes ont tué mon frère. Ma mère en est tombée malade. O, mon père, demandez au Seigneur de tuer tous les communistes, n'est-ce pas?

DuyQuang le regardait stupéfait, il décelait dans ses yeux la souffrance et la haine. La jeunesse dans cette société était bien à plaindre; tôt, elle acceptait de souffrir et tôt, elle se vouait une haine mutuelle.

N'ayant pas obtenu de réponse à sa question, VanTruong la réitéra:

- Mon père, demandez à Dieu de tuer tous les communistes pour venger mon frère.

DuyQuang posa VanTruong sur ses genoux:

- Mon cher enfant! lui dit-il avec douceur. Ceux qui ont commis des péchés iront en enfer après leur mort pour être punis par Satan; tandis que ceux qui sont bons, après leur mort vont au paradis et vivent heureux avec Dieu. Ton frère, en ce moment, est en train de jouir d'une paix complète avec le Seigneur. Ne sois plus triste et ne haïs plus les communistes.

Sachant que son frère était, à cette heure, au paradis, VanTruong, s'en réjouit et oublia son animosité. Étant le portrait craché de sa mère, avec ce visage gracieux, pur, il ne pouvait être rancunier.

Brusquement son regard vrilla les yeux de DuyQuang.

- Comment savez-vous, mon ère, demanda-t-il, que mon frère est, en ce moment, au paradis?
- Le Seigneur l'a dit.

Le paradis de Thy

Huỳnh Dung

Mi-confiant, mi-soupçonneux il le pressa de question:

- Dieu vous l'a dit, à vous, mon père?
- Dieu l'a dit à tout le monde.
- Quand?
- Dieu l'a toujours dit: «Les bons vont au paradis». Dans la Bible, les saints ont ainsi inscrit les paroles de Dieu.

Satisfait de la réponse de DuyQuang, VanTruong s'en dégagea, fonça dans la chambre de sa mère sans oublier son panier de provisions.

Ayant écouté, depuis tout à l'heure, la conversation de DuyQuang et de VanTruong, ThuVan, dès qu'elle vit son fils arriver en courant, s'assit, les bras ouverts pour l'accueillir. Serrant sa mère dans ses bras, VanTruong, l'air heureux dit:

- Maman! Le père m'a dit que mon frère vit, en ce moment, heureux avec Dieu au paradis.
- C'est bien vrai ce que le père a dit.
- Es-tu contente, maman?
- Mais bien sûr, mon grand! Maman est très heureuse.

Elle s'efforçait de sourire pour cacher sa tristesse.

Soudain s'apercevant que sa mère était assise, la mine fraîche, épanouie, il demanda:

- Tu n'es plus malade, maman?
- Non! Je ne suis plus malade.

Le gosse bondissait de joie en criant:

- Maman est guérie. Que je suis content! Mais d'où vient que tu n'es plus malade?
- C'est grâce au père qui a prié le Seigneur de m'accorder la guérison.

Après cette réponse elle vit apparaître devant la porte de sa chambre, DuyQuang, heureux, qui les regardait. Elle ne comprenait pas pourquoi elle se sentait embarrassée, gênée? Parce que sa chambre était exiguë et désordonnée? Ou à cause du fait qu'étant malade elle ne s'était pas arrangée et paraissait fatiguée, émaciée? En tout cas, honteuse, elle baissait la tête sans oser lever les yeux. C'était vraiment singulier! En revenant dans sa chambre qu'il avait quittée l'instant d'avant, DuyQuang donna à ThuVan l'impression qu'il s'agissait d'un autre homme qui faisait battre vite son cœur. Elle n'en comprenait pas la raison! Est-ce que ses sentiments étaient-ils en train de changer?

Heureusement DuyQuang ne resta plus longtemps, il revint juste pour prendre congé.

- Je m'en vais, dit-il, j'espère que vous n'oublierez pas mes recommandations.
- Oui, mon père. Vous pouvez être tranquille.
- Demain je vous enverrai le médecin.

Faisant signe à VanTruong de l'approcher, DuyQuang l'embrassa affectueusement sur le front:

- Mon cher enfant! Tu es très sage. J'aurai bientôt des cadeaux pour toi.

VanTruong riait, visiblement heureux.

- Accompagne le père, lui dit ThuVan, et appelle un taxi pour lui.
- Oui, maman!

L'enfant prit la main de DuyQuang pour franchir le seuil, le cœur se troublé parce qu'il savait que deux beaux yeux le suivaient.

* * *

Chapitre 10

QUI ÉTAIT L'ENNEMI DE HO-CHI-MINH ET DE SON PARTI ?

(1974)

Il était debout, seul, dans l'amphithéâtre, les bras croisés sur la poitrine, les yeux rivés sur la statue de la Vierge Marie. Depuis qu'il avait pris la soutane, il n'y avait pas de jour où il n'admirait la Sainte Vierge. Elle adoucissait toutes ses peines, toutes les fatigues de sa vie sacerdotale et l'aidait ainsi à garder foi en Dieu. Grâce à cela, il avait pu trouver l'enthousiasme et l'ardeur dans l'accomplissement de la charge que l'église lui avait confiée. La Vierge Marie, pour lui, était une sainte, une mère douce et bonne, une femme parfaite sous tous les aspects, à qui il vouait une affection respectueuse depuis qu'il était à l'orphelinat. Il avait découvert il y a 15 ans, chez la Sainte Vierge l'image de ThuVan, la femme qu'il aimait: «*Cette figure d'une même beauté angélique et des yeux d'une même douceur*». Il ne savait pas exactement, à quel moment cet amour caché avait pris naissance. Ce qui était évident c'est qu'il était admirable, qu'il n'avait pas son pareil au monde. Seuls, des sentiments tendres pénétraient dans son âme, sans ces déchirements du cœur, sans ces désirs charnels. C'était une sorte d'amour idéal de deux âmes qui partageaient leurs raisons de vivre. Bien qu'en apparence, dans les relations sociales entre un prêtre et une fidèle, ils restassent dans les limites du raisonnable, ils savaient qu'ils vivaient l'un pour l'autre. Bien qu'ils n'eussent pas accompli l'œuvre de chair, leurs deux vies pouvaient être considérées comme une même et seule vie. Lui, il avait trouvé la source inépuisable de bonheur du côté de la vie, du côté de la religion quels que fussent les bouleversements qui pouvaient se dérouler autour d'eux...

En 1969 HoChiMinh mourut. Il avait laissé un testament obligeant ses partisans-successeurs à continuer la lutte jusqu'à l'accaparement du Sud Vietnam. La guerre se poursuivait donc sans arrêt, alors que les communistes et les Américains engageaient des pourparlers qui aboutirent aux accords de Paris, en 1972. Les communistes discouraient, paraphaient, tandis que leurs agissements ne tenaient aucun compte de ce qui avait été dit ou signé. Ils ne respectaient pas leurs engagements, tout comme auparavant ils n'avaient pas honoré les accords de Genève signé avec la France, en 1945.

Les Américains, affrontant les communistes vietnamiens comme une grande personne ayant à faire à un gosse, voyou, rusé, brutal, insubordonné... n'osaient pas lever la main sur eux, les laissaient crier, hurler, les griffer, leur administrer des coups de poing et restaient là, immobiles, à encaisser les coups. Le plus risible était que personne au monde ne voulait reconnaître la vérité. Entendant les communistes hurler, on pensait tout de suite que le grand voulait opprimer le petit. Combien d'alliés des Américains furent contre eux? Et les Américains eux-mêmes s'opposaient à leur gouvernement! Le monde libre voulait la paix au Vietnam pour que cessent les hurlements du gosse, pour donner satisfaction aux communistes et non pas pour apporter au peuple Vietnamien une vie pacifique et heureuse!

Isolés, les Etats-Unis se résignèrent à faire des concessions au gosse communiste insoumis et à laisser tomber le gouvernement du Sud. Devant cette situation, le gouvernement de Saigon renforça ses effectifs militaires. Les élèves et les étudiants recalés aux examens de fin d'année durent rejoindre l'armée.

VanTruong, cette année-là, à peine âgé de 17 ans, avait été reçu au baccalauréat dans un rang élevé. C'était un jeune homme intelligent. DuyQuang l'aimait de tout son cœur, le considérait comme une pierre précieuse que Dieu lui avait confiée. Il avait peur de perdre, il avait peur qu'il échouât à l'examen et fût mobilisé. À cause de cela, toute l'année dernière, il l'avait fait travailler d'arrache-pied. Et comme VanTruong était studieux et appliqué, il avait obtenu le résultat qu'il souhaitait. Il avait été reçu parmi les premiers, il pourrait lui obtenir une bourse universitaire afin qu'il allât poursuivre ses études à l'étranger. DuyQuang ne voulait, à aucun prix, que son fils spirituel fût mêlé à cette sale guerre où les membres d'une même famille s'entretuaient depuis trente ans. Il ne voulait non plus qu'il affrontât un jour, son père sur le champ de bataille.

Huỳnh Dung

C'était dans ce but qu'il avait déjà élaboré tout un programme, pour que VanTruong quittât le pays, bien que ce dernier ne fût pas enchanté du projet. En pensant à VanTruong, un sentiment ému surgit dans son cœur comme celui d'un père qui se souvient de son enfant chéri. Bien qu'il fût prêtre, il avait la chance de jouir d'une vie familiale douce et chaleureuse. Bien qu'il eût un fils qui ne fût pas de son sang, il s'y était attaché. Pendant quinze ans, parallèlement à sa vie de prêtre qu'il vivait par idéal, pour la religion, pour Dieu, pour le Christ, il avait aussi pu mener une vie normale; autrement dit, il vivait pour l'amour. C'était un amour noble, pur, divin! C'était le bonheur suprême qu'il espérait et que personne ne pourrait avoir.

- Mon père! O mon père!

Pendant que son âme légère, purifiée, vagabondait dans le bonheur, il entendit, tout à coup, une voix bien connue derrière son dos. Il tressauta, tourna la tête et aperçut VanTruong le visage décomposé, entrer en courant. Avant qu'il ne pût élever sa voix, VanTruong, la bouche, les lèvres contractées, suffoqué d'émotion:

- O mon père, ma mère... dit-il le serrant dans ses bras.

Voyant l'attitude de VanTruong, DuyQuang affolé, l'attrapa par l'épaule et avant qu'il ne pût achever sa phrase lui demanda d'un ton épouvanté:

- Comment va ta maman?

- Ma mère était partie à Mytho. Elle m'avait dit de vous apprendre cette nouvelle...

- Mon Dieu! Ta mère était retournée à Mytho et tu m'avais effrayé comme s'il s'agissait une chose très grave.

Une fois encore DuyQuang interrompait VanTruong, cette fois-ci un sourire se dessinait sur sa bouche et sa pâle figure de tantôt, devenait affectueuse et douce. Cependant, les yeux exorbités, VanTruong poursuivait:

- Ma grand-mère maternelle a sauté sur une mine, mon père! Elle est morte!

- Non!

Le sourire de DuyQuang s'éteignit instantanément, il poussa un cri d'effroi:

- Non! Je ne peux croire qu'il y ait deux victimes du terrorisme communiste dans une même famille.

Pourquoi la catastrophe tombe-t-elle toujours sur cette famille? Non! Non! C'est impossible! DuyQuang voulait refuser la réalité. Or la réalité est toujours la vérité. VanTruong se tenait là, devant lui, les yeux mouillés de larmes. La nouvelle qu'il venait de lui apporter était grave et il savait que le moral de ThuVan était au plus bas.

Cinq ans auparavant, après la mort de VanLong, elle était tombée très malade. Il lui avait fallu trois mois de traitement médical conjugué avec un constant soutien moral pour retrouver son équilibre. Maintenant que sa mère venait de mourir du terrorisme communiste, il y avait lieu de craindre qu'une crise nerveuse ne survînt à cause de la douleur et de la haine qu'elle éprouvait. Cette pensée le rendait très soucieux. Il fit asseoir VanTruong sur le banc:

- Depuis quand ta grand-mère est-elle décédée? Où allait-elle quand elle a sauté sur la mine? Qui a annoncé la nouvelle à ta maman?

- Grand-mère est morte hier. La mine était piégée dans le marché. Grand-mère et Mademoiselle Hai, la servante, venaient d'y arriver quand la mine a explosé. Il paraît que les mines étaient placées aux quatre coins du marché. Il y a eu beaucoup de blessés et de morts car c'était l'heure d'affluence. Grand-père a prié un instituteur qui venait à Saigon avec sa voiture d'annoncer la triste nouvelle à maman et de la ramener à Mytho. Je n'ai pu l'accompagner, ayant à vous transmettre la nouvelle et à mettre en ordre la maison. L'enterrement aura lieu demain à onze heures. Je prendrai le car dès les premières heures demain matin.

DuyQuang resta silencieux un moment, puis se leva:

- Bon! Ecoute, dit-il, rentre à la maison et fais tout ce que ta maman t'avait recommandé de faire. Je te rencontrerai demain matin au car. Je dois demander l'autorisation à mon supérieur pour aller avec toi à Mytho assister aux obsèques de ta grand-mère.

VanTruong manifestement satisfait:

- Je suis très content si vous pouvez venir avec moi. Je... je suis très inquiet à propos de ma mère. Quand elle a reçu la nouvelle, elle n'a pas pleuré, elle paraissait froide, indifférente, vraiment étrange!

Huỳnh Dung

En écoutant VanTruong, DuyQuang devenait plus préoccupé encore. Et après l'avoir reconduit à la porte, il revint se prosterner devant la Sainte Vierge et prier.

* *

Le lendemain, VanTruong et DuyQuang arrivèrent chez les Tran vers dix heures. Il n'y avait personne à la maison. Tout le monde accompagnait le cercueil de Madame Tran et celui de la servante à l'église. VanTruong et DuyQuang prirent un taxi pour s'y rendre. Mais bientôt ils furent obligés de l'abandonner et de marcher à pied à cause de la foule qui, de toutes parts, se dirigeait vers l'église et obstruait les rues. Étant donné le nombre élevé des morts, le curé avait organisé des obsèques communes. Ce qui fait que presque toute la ville s'y rendait. L'église étant petite et le cimetière n'étant pas très grand, les gens étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient s'y tenir tous et débordaient jusque dans les rues.

Quand DuyQuang et VanTruong arrivèrent sur les lieux, ils virent une foule immense. Evidemment ceux qui venaient là avaient des parents morts dans l'attentat. Sur leurs visages se lisaient clairement les souffrances et l'animosité. DuyQuang, entendant partout dans cette forêt humaine des pleurs, des gémissements, des plaintes... sentait une douleur lancinante lui pénétrer le cœur.

Qui était l'ennemi du parti communiste?

Qui était l'adversaire de Ho Chi Minh?

- Des commerçants? Des épouses? Des ménagères?

Depuis que les communistes lançaient bombes et roquettes sur les villes, ils pouvaient invoquer leur incapacité, leur maladresse pour expliquer pourquoi ils ne tapaient pas seulement sur les organismes gouvernementaux, mais touchaient accidentellement les habitations et la population. En plaçant des mines, ici, au marché, ils ne pouvaient pas mettre cela sur le dos de la malchance, ni incriminer un accident. Leur but était bel et bien de massacrer la population. C'était clair. C'était évident! C'était intentionnel! C'était voulu!

Ho Chi Minh et sa bande criaient sur tous les toits qu'ils faisaient la guerre aux Américains, qu'ils combattaient leurs partisans, les hommes à leur solde. Alors, les marchands, les paysans qui vendaient des légumes, les poissonnières ou les mères de famille, les élèves... qui ne faisaient pas partie de leurs ennemis, pourquoi voulaient-ils les tuer aussi? DuyQuang se rappela, tout à coup, la lettre que Thy avait adressée à ThuVan, cinq ans auparavant. Il écrivait:

«L'oncle Ho et le Parti nous renvoient au Sud pour liquider et punir la bande des «Nguy». Nous les exterminerons tous, des plus jeunes aux plus âgés, sans exception, pour que, n'ayant plus leur soutien, le peuple se soumette au parti et à l'oncle Ho».

Ainsi donc l'objectif du parti communiste était évident: «épouvanter le peuple», le massacrer, pour qu'il retire son appui au gouvernement. C'était une politique vraiment cruelle, barbare!

VanTruong, tenant la main de DuyQuang, s'avança furtivement vers les fosses du cimetière et entendit soudain une rumeur. Il vit alors les gens s'écarter pour laisser passer des hommes en tenue militaire, ayant à leur tête un général imposant et grave qui portait dans ses bras une femme. Les trois hommes qui l'escortaient étaient un commandant, un lieutenant et un sous-officier. VanTruong, voyant le Général, à haute voix appela:

- Mon oncle!

Puis lâchant la main de DuyQuang, il s'élança. Tout aussitôt, il poussa un cri de frayeur:

- Maman! O ciel! Pourquoi maman est-elle comme cela, mon oncle?

DuyQuang courut derrière VanTruong et quand il reconnut ThuVan se tordant dans les bras d'un jeune général qu'il devinait être Le Thanh, le frère de Thy, il eut peur.

Heureusement Thanh tranquillisa tout de suite VanTruong:

- Ce n'est rien. Ta mère s'est évanouie. Je vais la porter dans la maison de Monsieur le Curé là-bas pour ranimer. Ici il y a trop de monde.

Tous les trois entrèrent dans la cure où il n'y avait personne, le curé étant en train d'officier dehors.

Huỳnh Dung

Thanh posa ThuVan sur le banc dans le salon, enleva sa veste pour la recouvrir. VanTruong la massa et l'appela. Un moment après, elle ouvrit les yeux, hésitante, elle regardait tout le monde. Brusquement elle se dressa sur son séant, attrapa Thanh et cria:

- C'est bien toi! Tu as tué mon fils, tu as tué ma mère! Tu es parti avec les communistes pour nuire à ma famille. Je te haïs! Je te haïs!

Elle parlait et criait tout en tenant solidement le bras de Thanh comme si elle avait attrapé un voleur et avait peur qu'il ne s'échappât. Thanh s'était figé. VanTruong affolé, prenait sa mère dans ces bras. DuyQuang s'avança et s'adressa à Thanh:

- Cette dame fait une crise nerveuse, elle est à bout de nerf. Elle ne reconnaît plus personne. Laissez-moi aller quérir un médecin.

Ce n'est qu'à moment-là que Thanh s'aperçut de la présence du prêtre. Respectueusement il demanda:

- Est-ce vous, le père Nguyen DuyQuang, de Saigon?

- Oui, c'est bien moi.

- Ma belle-sœur et mon neveu m'ont parlé de vous. C'est aujourd'hui que j'ai l'occasion de faire votre connaissance. Je vous remercie d'avoir apporté votre aide à ma belle-sœur et à mon neveu. Mon frère est vraiment misérable, il a rendu sa femme malheureuse toute sa vie.

- Les souffrances et les malheurs s'accumulent, dit tristement DuyQuang, j'ai bien peur que son moral ne soit plus solide. Mon général, restez ici, je m'en vais chercher un médecin.

DuyQuang partit pendant que ThuVan marmonnait comme une folle. Il revint dans la forêt humaine à la recherche d'un médecin. Il apprit qu'il y en avait un qui se tenait près de la fosse où le curé célébrait les obsèques. DuyQuang tout content, se glissa dans la foule qui, à la vue de sa soutane, s'écartait pour lui céder le chemin. Dans ce cadre sévère, endeuillé et exploré, il se gardait bien d'interpeller le docteur à haute voix. Ce n'est qu'après un bon moment qu'il le trouva et l'invita à suivre dans la cure.

Quand ils y arrivèrent, ThuVan était couchée, les yeux fermés, comme si elle dormait. VanTruong était à genoux aux pieds de sa mère, tandis que Thanh était assis sur une chaise près de là. Les deux officiers et le sous-officier se tenaient à la porte. Le docteur salua d'un signe tout le monde pour ne pas réveiller ThuVan. Il tâta son pouls, l'examina sommairement n'ayant évidemment pas sa trousse médicale et dit à DuyQuang et à Thanh:

- Cette dame a une très forte fièvre. Il faut la ramener chez elle. Quand l'enterrement sera terminé, je viendrai directement chez Monsieur Tran avec mon matériel et les médicaments. Soyez tranquilles; cette dame n'a pas supporté la mort dramatique de sa mère, elle a fait une crise de nerfs et sa température est montée. Je ne pense pas que ce soit grave.

Après avoir remercié le docteur, Thanh personnellement porta sa belle-sœur et sortit. Les militaires ainsi que DuyQuang et VanTruong le suivirent. La voiture stationnée devant l'église était une jeep militaire ayant peu de places. Le sous-officier, chauffeur du général, s'empressait de prendre le volant. Mais le commandant lui dit:

- Laissez-moi conduire notre général. Vous et le lieutenant, trouvez une autre voiture et rendez-vous directement chez Monsieur le proviseur.

Tous les deux obtempérèrent. Alors DuyQuang s'assit devant à côté du commandant, le chauffeur occasionnel. Sur les sièges arrière se tenaient Thanh avec ThuVan dans les bras et VanTruong qui la soutenait. Arrivés à la maison ils se rappelèrent soudainement qu'il n'y avait personne. La maison était fermée à clef et Monsieur Tran était encore aux obsèques.

Thanh, indécis, allait enfoncer la porte lorsque, VanTruong, subitement, se rappela le sac de sa mère, le fouilla et trouva tout de suite le trousseau de clefs. La porte aussitôt ouverte, Thanh suivi de VanTruong, porta ThuVan dans sa chambre à l'étage supérieur.

DuyQuang resta dans le salon avec le commandant. Et avant qu'ils eussent pu engager la conversation, le général était redescendu.

- Ma belle-sœur, dit-il, est encore fiévreuse et plongée dans l'inconscience. J'attends de voir ce que va nous dire le docteur.

Huỳnh Dung

Il s'assit en face DuyQuang. Tous deux devisaient sur la famille, le pays, la situation politique, la situation militaire etc... Son raisonnement clair, droit et net, sa large compréhension, l'entendue de ses connaissances montraient qu'il était non seulement un héros indomptable, mais encore une personne intelligente et sensible. DuyQuang demanda:

- Mon général! Quel âge avez-vous? Avez-vous déjà fondé une famille?
- J'ai trente-sept ans, mais ne me permets pas de me marier. Car vous devez bien savoir que dans la vie militaire, nous ne savons pas quand nous mourons. Or se marier sans pouvoir remplir son devoir de mari, de père, se marier pour rendre malheureux sa femme et ses enfants, c'est méconnaître ses responsabilités.

Soudain il ria d'un ton plein d'amertume et de colère:

- Par exemple, mon frère qui est parti avec les communistes après un mois de mariage, quelle pitié pour ma belle-sœur qui a gaspillé ainsi toute sa belle jeunesse à cause de lui. Plus je plains ma belle-sœur, plus je l'aime et davantage je déteste mon frère. Je ne veux pas marier.

Il y avait plus de dix ans que DuyQuang voyait sa photo étalée dans les journaux. Thanh était un militaire porté à la célébrité par son intrépidité, son courage qui l'avait fait surnommer par les soldats, alors qu'il n'était que sous-lieutenant, le Napoléon vietnamien. Dans son ascension jusqu'au grade de colonel, jusqu'aux étoiles de général, la presse l'adulait, la population le connaissait. Et DuyQuang lui témoignait déjà de la sympathie pour avoir entendu ThuVan et VanTruong parler toujours en bien de lui. Aujourd'hui qu'il avait un entretien avec ce jeune général, il éprouvait plus de respect et plus d'admiration pour lui et se mettait à regretter que Thy se fût trompé de voie. Vouloir être un héros? Thanh en était digne. Il en avait l'étoffe, il en avait l'allure et compte tenu de sa forte personnalité. «*Ah! Si Thy était Thanh, combien la vie de ThuVan serait belle!*» Pourquoi autre fois ThuVan n'avait-elle pas aimé Thanh? Ils n'étaient guère différents l'un de l'autre. Quelle guigne qu'elle eût choisi Thy!

Hélas! C'était tout simplement sa destinée. Le destin de la femme vietnamienne ne pouvait être changé. Dans la société euro-américaine, Thy ayant déserté le foyer conjugal, ThuVan aurait pu se marier avec un autre homme, même avec Thanh.

Brusquement son cœur se resserrait en pensant que dans cette société il y avait encore des millions de femmes qui vivaient une vie de veuve et élevaient leurs enfants comme ThuVan. Elles étaient courageuses d'accepter leur triste et malchanceux destin sans une plainte.

- Mon père! Il paraît que vous avez fait vos études en Belgique.

La question de Thanh fit sursauter DuyQuang, un moment désorienté, il répondit:

- Oui, je suis resté dix ans en Belgique.
- Alors, mon père, vous devez avoir visité beaucoup de pays en Europe?
- Oui, passer d'un pays à l'autre en Europe est très facile et pas très coûteux. Aussi bien la plupart de nos étudiants allaient-ils ici ou là pendant les vacances. Quant à moi, en dehors des voyages d'agrément, je voyageais pour la religion. Si bien que j'ai connu presque tous les pays d'Europe, à l'exception des États communistes.

- Souhaitons la paix, dit Thanh en claquant ses lèvres. J'aimerais visiter l'Europe un jour.

Se mêlant à la conversation:

- Nous voulons la paix, dit le commandant, seulement les communistes n'arrêtent pas d'attaquer bien qu'ils aient signé toutes sortes de choses. Il n'y aura jamais de paix! À moins que nous ne leur livrions le Sud. Et à ce moment-là, la paix transformera tout le Vietnam en un enfer.

Thanh soupirait:

- Il est navrant de voir que le monde libre ignore cela. Partout sont organisées des manifestations anti-américaines, même dans le peuple américain! Les accords de Paris désavantagent très nettement notre gouvernement. J'ai bien peur qu'un de ces jours prochains les Américains ne tiennent plus les engagements pris envers nous, nous laissent littéralement tomber, ne nous fournissent plus d'armes ni de munitions. Alors ce jour-là, quel que soit notre force militaire, nous serons obligés de baisser les bras et de laisser les communistes nous submerger.
- Ho Chi Minh était un homme trop ambitieux. Son ambition a fait endurer à la population des deux régions les malheurs de la guerre depuis trente ans. Pourtant regardons l'Allemagne et la Corée,

Huỳnh Dung

bien que divisés en deux zones, ces pays vivent en paix, chacun sur son territoire, chacun s'occupant de la reconstruction du pays. Bien que...

Pendant que DuyQuang causait, des bruits de pas leur parvinrent du dehors. Pensant que c'était le docteur, il se leva. Thanh sortit l'accueillir à la porte et le conduisit à l'étage. ThuVan était toujours endormie dans son lit. Le docteur l'examina, lui prit la température et lui fit une injection. Il remit ensuite à VanTruong une boîte de médicaments.

- Avant chaque repas, recommanda-t-il, tu feras prendre à ta maman un comprimé de ce médicament. Ne lui donne à manger que de la soupe ou de la nourriture légère. Arrête la médication quand elle n'aura plus de fièvre.
- Je n'oublierai pas, docteur!

Thanh demanda:

- Est-ce grave, docteur?
- Cette dame est épuisée. Alors, la grande colère refoulant le sang au visage l'a enfiévrée. Du repos et du calme sont nécessaires pendant quelques jours pour qu'elle se rétablisse.

Mais pas du tout rassuré, VanTruong dit:

- Dans le temps, à la mort de mon frère, ma mère durant un mois, a été très sérieusement malade. Je crains que ce ne soit plus grave cette fois-ci.

Personne ne savait depuis quand DuyQuang était là. À l'improviste, de sa voix grave, il demanda:

- Toute sa vie, cette dame a souffert. J'ai peur que son système nerveux ne soit lésé, qu'en pensez-vous, docteur?

Thanh, se rappelant que, tout à l'heure, sa belle-sœur ne le reconnaissait pas et prononçait des paroles délirantes, tristement préoccupé, demanda:

- Que pensez-vous, docteur, de la question et du souci du père?

Après un temps de réflexion, il répondit:

- Il est possible qu'une personne ayant déjà beaucoup souffert supporte mieux de nouvelles épreuves qu'une personne qui a toujours été heureuse.

Tout en rangeant sa trousse médicale il ajouta:

- N'importe comment, je ne peux rien vous affirmer. Nous le saurons quand elle n'aura plus de fièvre. Je reviendrai demain la voir. Entre-temps, s'il y a quelque chose, prévenez-moi et je reviendrai immédiatement.

Le médecin, Thanh et DuyQuang descendirent de l'étage.

- Si vous avez une minute, dit Thanh, prenez une tasse de thé avec nous.

Le médecin déclina l'invitation. Sur ces entre-faits Monsieur Tran arriva, s'informa auprès du médecin de la maladie de sa fille et l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée.

En rentrant, il vit DuyQuang et très content il demanda:

- Mon père, depuis quand êtes-vous venu?
- Eh bien, avec VanTruong nous avons pris le car, de très bonne heure, ce matin. Malheureusement nous avons eu des contretemps en cours de route. Quand nous sommes arrivés chez vous, il n'y avait plus personne. Nous nous sommes immédiatement rendus à l'église. Mais il y avait tellement de monde qu'avant d'atteindre le lieu des obsèques, nous avons rencontré le général avec ThuVan dans les bras et l'avons suivi jusqu'ici.
- Ah oui? VanTruong est aussi revenu ici? Où est-il?
- Il est là-haut en train de veiller sur sa maman, répondit Thanh à la place de DuyQuang.

Monsieur Tran s'aperçut soudain de la présence du commandant qu'il ne connaissait pas. Après avoir invité chacun s'asseoir, il dit:

- Ma femme est décédée, la servante également. Ma fille est malade. Je n'ai plus personne pour vous offrir une petite tasse de café. Mais je vous prie, Messieurs, de rester ici; je m'en vais à la cuisine mettre de l'eau à chauffer et je reviendrai tout de suite.

Thanh se leva:

- Monsieur le proviseur, dit-il, veuillez me laisser faire cela. Depuis mon jeune âge, je suis habitué aux travaux ménagers. Et dans l'armée il faut savoir tout faire. Laissez-moi donc ce plaisir.

Le paradis de Thy

Huỳnh Dung

Monsieur Tran demanda à DuyQuang:

- Quand retournez-vous à Saigon, mon père?
- J'attends que ThuVan se réveille pour voir comment elle va. Si elle n'a rien de très grave, je regagnerai Saigon ce soir.
- J'ose espérer qu'il vous sera possible de rester ici quelques jours. J'ai vraiment besoin que vous priiez pour moi, et aussi pour ThuVan.
- Si Monsieur le proviseur y tient, je m'en vais téléphoner à Saigon pour demander la permission à notre supérieur.
- Merci beaucoup, mon père.

A ce moment, Thanh revint avec quatre tasses de café.

L'horloge murale sonnait ses douze coups de midi. Monsieur Tran sursauta et s'écria:

- O! Il est déjà midi. C'est l'heure du déjeuner, pas du café. Je n'ai plus ma tête! Alors, je vous invite, Messieurs, à déjeuner avec moi au restaurant.
- Je me permets aujourd'hui, dit respectueusement Thanh, de vous inviter Monsieur le proviseur, mon Père. La voiture attend dehors.
- Si vous avez la gentillesse de nous offrir à déjeuner, amenez alors le père à ma place, mon général. J'avoue franchement que, pour l'instant, je ne pourrais rien avaler, répondit Monsieur Tran. Ce n'était pas particulier à Monsieur Tran, DuyQuang également, n'avait pas faim. Devant la mort lamentable de plusieurs dizaines de personnes innocentes, mort qui en désolaient des centaines d'autres en pleurs, comme il l'avait constaté de visu ce matin au cimetière, il était si affligé qu'il n'avait plus envie de manger quoi que ce fût.
- Sincèrement, je n'ai pas encore faim. Que Monsieur le proviseur et le général ne se mettent pas en peine pour moi, dit-il.

Ayant fort bien compris les sentiments de tout le monde, Thanh n'insista pas. Son café avalé, il se leva pour prendre congé.

- Permettez-moi, Monsieur le proviseur, de rentrer à la maison avec ma mère un moment. Je reviendrai ce soir prendre des nouvelles de ma belle-sœur.
- C'est bien de rentrer chez votre maman, mon général. Depuis deux jours elle a beaucoup aidé ma famille, elle s'est trop fatiguée. Tantôt elle voulait venir voir ThuVan, mais prétextant que vous étiez déjà ici, je l'en ai dissuadée et l'ai conduite directement chez elle.

Thanh serra la main de DuyQuang:

- Mon père, si vous restez encore ici, vous verrai-je ce soir?
- Moi aussi, j'espère bien vous revoir, mon général.

Le commandant saluait pour prendre congé de tout le monde. DuyQuang et Monsieur Tran les accompagnaient jusqu'à la porte d'entrée. Avant de leur faire ses adieux, Monsieur Tran leur dit:

- Je vous remercie, Messieurs, d'avoir honoré de votre présence les obsèques de ma femme et vous prie d'excuser l'accueil sommaire que je vous ai réservé. À propos, comment avez-vous pu apprendre cette nouvelle à temps?
- Dans l'armée, répondit Thanh, les nouvelles sont divulguées très vite. Une demi-heure après l'explosion, l'administrateur, chef de la province, sachant que ma mère habite ici, m'avait fait son rapport par téléphone sur l'événement. Ayant entendu le nom de Madame Tran parmi les victimes, j'ai vite réglé toutes les affaires courantes pour venir aujourd'hui à Mytho assister à ses obsèques. Demain matin il faut que je retourne à mon Etat-major.
- Ah c'est ainsi! Ce matin j'étais étonné de vous revoir aux obsèques.

Arrivés là depuis longtemps, le Lieutenant et le Sous-officier attendaient dehors. Quand ils virent sortir leurs supérieurs, prestement ils firent le salut militaire de façon exemplaire. Le sous-officier se mit au volant, tandis que le Lieutenant ouvrit la portière au général qui monta dans la voiture et se mit sur le siège avant, à côté du chauffeur. Le commandant, chef de cabinet de Thanh, et le Lieutenant, son garde du corps, occupaient les sièges arrière.

Huỳnh Dung

La voiture démarra rapidement. Cependant Monsieur Tran et DuyQuang s'attardaient encore à la porte d'entrée et pensaient à Thanh, un homme dont l'amabilité n'excluait pas l'autorité qui sied à un général. Et tous deux, sans se l'exprimer de vive voix, avaient toutefois le même désir: «*Si Thy avait été cet homme!*»

Monsieur Tran aussitôt raconta:

- Bien qu'ils soient du même père et de la même mère, les deux frères sont différents de caractère et de sentiments. Thanh a une grande piété filiale. Il est aujourd'hui le général, commandant en chef la 4^e région militaire², il n'en témoigne pas moins à sa mère une affection respectueuse. Célibataire, il l'aide financièrement à réaménager et à agrandir la mercerie. De plus, il a fait construire à côté de cette dernière un compartiment pour lui servir d'habitation. Auparavant sa mère vivait à l'étroit dans sa boutique exigüe. Aujourd'hui, elle a ses aises, elle vit confortablement, son commerce prospère, se développe et devient florissant. Tout cela grâce à Le Thanh qui l'entoure de soins. Il a un très bon caractère, il est généreux, et il est toujours prêt à lui venir en aide. Vis-à-vis des soldats qui sont sous ses ordres il a le cœur sur la main; il les aide de toutes les manières. C'est un homme qui mérite la considération dont il jouit.

- ThuVan et VanTruong m'avaient beaucoup parlé de lui. Maintenant que je l'ai rencontré, j'éprouve une grande sympathie pour lui. C'est un héros que je respecte et que j'admire!

- Il aime bien ThuVan et VanTruong. Chaque fois, à l'occasion de congés, il passe les voir, il ne manque jamais de combler son neveu de cadeaux et d'argent.

- Je savais cela aussi.

- Thy a une femme, des enfants, mais il ne sait pas ce que sont ses responsabilités. Il est parti avec les communistes pour nuire à ses concitoyens et les tuer.

En disant ceci, Monsieur Tran pensait à la mort de sa femme. Ses larmes commençaient à apparaître. Il tourna alors les talons et vivement rentra à la maison. DuyQuang, silencieusement le suivait derrière.

VanTruong, en entendant son grand-père rentrer, dégringola l'escalier, se jeta dans ses bras et suffoqué d'émotion lui dit:

- Grand-mère est décédée pitoyablement.

Reoulant ses larmes, Monsieur Tran, réconforta son petit-fils:

- Ne pleure pas, mon petit, tout le monde, sans exception, doit mourir une fois.

Avec beaucoup d'effort il arriva à prononcer ces quelques mots mais il ne put continuer, tant sa gorge était contractée. Un moment plus tard, il lâcha VanTruong et demanda:

- Comment va ta maman?

- Maman dort. Peut-être grâce à la piqûre que la température a baissé et qu'elle dort tranquille. Je voudrais faire un peu de soupe pour elle quand elle se réveillera.

- Tu as raison. Occupe-toi de ta maman à ma place.

DuyQuang, sachant que Monsieur Tran était rompu de fatigue et de chagrin, l'exhorta:

- Monsieur le proviseur, vous feriez bien d'aller vous reposer un moment. Je m'occuperai de ThuVan. Soyez-en assuré.

- Merci beaucoup, mon père. Je m'excuse de ne pas vous avoir reçu dignement...

DuyQuang lui coupa la parole:

- Je comprends parfaitement votre situation, Monsieur le proviseur. Ne vous préoccupez pas de moi. Je suis venu en tant que prêtre pour aider les fidèles, non en convive.

- Merci, mon père! Dans ces conditions je vous demande la permission de me retirer.

Il entra dans sa chambre. Alors VanTruong dit à DuyQuang:

- Je vous demande de bien vouloir surveiller ma mère. Je vais faire la cuisine.

DuyQuang fit signe de la tête et monta à l'étage. Arrivé dans la chambre et voyant ThuVan calmement endormie, il s'assit sur une chaise près du lit, les mains jointes sur la poitrine, les yeux fermés et récita, tout bas, des prières.

Avec sincérité et avec ardeur il supplia le Seigneur d'accorder la force à Monsieur Tran, à ThuVan et à VanTruong et de protéger ses compatriotes de nouveaux malheurs.

² Le Sud Vietnam comprenait 4 régions militaires comportant chacune plusieurs provinces et commandée par un général. Le poste de commandant de la 4^e région était installé à Cantho, distant de 100km de Mytho, et 200km de Saigon.

Huỳnh Dung

La prière terminée, il ouvrit les yeux et vit ThuVan qui le regardait attentivement. Avant qu'il pût élever la voix, elle lui demanda:

- Vous êtes là, mon père? Depuis quand êtes-vous venu à Mytho?
- Avec VanTruong, nous sommes ici depuis ce matin. Nous sommes arrivés en retard et n'avons pu assister aux obsèques.

Entendant DuyQuang parler des obsèques, elle tressaillit. Elle ne comprenait pas pour quelle raison elle était couchée à la maison. Se redressant, désorientée, elle demanda:

- Voyons, pourquoi suis-je couchée ici?
- Vous avez perdu connaissance, le général vous a ramenée ici. Maintenant, il est rentré chez votre belle-mère. Monsieur le proviseur se repose dans sa chambre. Et comment vous sentez-vous?

ThuVan ne répondit pas à DuyQuang. Mais tristement elle dit:

- Ma mère est décédée, mon vieux père est tout seul, sans appui. Je devrais certainement revenir habiter ici avec lui. Le problème est que, cette année, VanTruong va entrer à l'université. Pourrai-je le laisser tout seul à Saigon si je revenais ici?

DuyQuang, content de la voir parler avec lucidité, dit avec douceur:

- Je suis en train de demander pour VanTruong une bourse universitaire à l'étranger. Si ma démarche était acceptée, il pourrait quitter le Vietnam cet automne. Vous n'auriez plus ce souci.
- Il n'est pas facile d'obtenir une bourse d'étude à l'étranger, mon père!
- Admettons même qu'il ne pût faire les études à l'étranger, il pourra toujours les faire à Saigon. Tant que je suis là, je m'occuperai de lui. Alors tranquillisez-vous! J'espère seulement que vous mettez de côté votre tristesse pour ne pas nuire à votre santé.
- Comment ne pas être triste? Comment ne pas haïr, mon père? Je ne suis qu'une simple mortelle, je n'ai pas votre altruisme, je n'ai pas votre infinie charité chrétienne. Pour cette raison je ne peux pas ne pas détester ces terroristes communistes, ces sauvages, ces barbares, parmi lesquels il y a mon mari qui a tué mon fils, ma mère, et combien d'autres compatriotes innocents. Ne sont-ils pas des Satan?

DuyQuang soupirait. Cette fois-ci il ne savait plus comment plaider en faveur de Thy et de ses camarades de même opinion politique aux fins d'alléger le ressentiment de ThuVan. Silencieux il baissait la tête et de temps à autre, poussait un soupir. Le voyant soupirer sans cesse, ThuVan dit avec un petit rire amer:

- Vous ne trouvez pas d'arguments pour les disculper, n'est-ce pas? Je me demande si Dieu existe réellement. Pourquoi Dieu et le Christ ferment-ils les yeux, restent indifférents devant les agissements inhumains des communistes? Je vous avoue franchement, mon père, que je ne crois plus ni en Dieu, ni en Christ.

Effaré, DuyQuang s'écria:

- ThuVan! Je vous en supplie! Ne blasphémez pas! Dieu est infiniment juste. Ceux qui font du mal seront jugés après leur mort.
- Pourquoi Dieu ne les juge-t-il pas alors qu'ils sont encore vivants? À cause de quoi Dieu ne les fait-il pas mourir pour épargner aux bons des catastrophes?
- Parce que Dieu aime le genre humain. Dès sa naissance, il a donné à l'homme la liberté de vivre sur la terre et évidemment il ne veut pas la lui reprendre.
- S'il a accordé au genre humain le droit de vivre libre, pour quelle raison a-t-il créé des méchants qui empêchent les bons de vivre en paix?

Secouant la tête, DuyQuang souriait:

- Dieu n'a pas créé des méchants. À sa sortie du sein maternel, l'homme est naturel, spontané, innocent. Dès cet instant, il lui a alloué le droit de vivre libre. En grandissant, il deviendra bon ou mauvais selon l'influence qu'il aura subie de la part de la société dans laquelle il vit ou de la part des gens qui l'entourent. Il a son libre arbitre. Assurément Dieu ne s'immisce pas, n'intervient pas dans sa vie durant toute son existence sur la terre. Cependant il a abusé de cette liberté pour commettre des cruautés, pour haïr, se venger et s'entre-tuer, au point que Dieu, le Père, a dû envoyer Jésus Christ sur la terre pour racheter leurs péchés et leur rappeler qu'ils doivent s'aimer les uns les autres et vivre en paix. Nous voyons par-là que Dieu voulait que les hommes ne fussent que des bons, des sages; les cruels, les mauvais, les méchants sont ceux qui Lui ont désobéi.

DuyQuang s'arrêta pour observer ThuVan avec un regard en coulisse. La voyant émue, il poursuivit:

Le paradis de Thy

Huỳnh Dung

- Les communistes sont des athées qui détruisent les croyances, la foi; qui suppriment la liberté de conscience; qui considèrent comme négligeables les paroles du Christ. C'est là, la cause de toutes les odieuses cruautés qu'ils ont osé commettre. Mais soyez tranquille, ThuVan! En ce monde les méchants rencontreront des méchancetés. Car Christ n'avait-il pas à maintes fois, dit à ses disciples: «Tu récolteras ce que tu as semé»? Depuis quand, en semant des noisettes obtient-on des pommes?

Les explications de DuyQuang aidèrent ThuVan à se calmer et à retrouver sa foi en Dieu.

- Je... J'ai vraiment péché! J'ai trop honte de moi!

Et prenant son visage entre ses deux mains, elle pleurait à chaudes larmes. DuyQuang, ne sachant comment la reconforter, vint s'asseoir sur le lit:

- ThuVan, ne pleurez plus! Vous n'avez pas péché du tout. Vous êtes l'agneau digne de la pitié du Seigneur.

Ces paroles eurent le don de la faire pleurer plus fort. Tout à fait embarrassé, il passa ses bras autour d'elle et la supplia:

- Je t'en conjure, ne pleure plus. Tes larmes me déchirent le cœur. Je souffre de te voir pleurer.

N'ayant pu, à la minute, se retenir, il avait dévoilé ses sentiments. Son cœur s'agitait, et sa voix tremblait. ThuVan avait cessé de pleurer. Cependant elle tenait toujours son visage entre ses mains, fermait toujours hermétiquement ses yeux. Elle redoutait de voir la robe noire qu'il portait. Cette robe était le rempart, la frontière qui les séparait. Cette robe interdisait à son cœur de s'émouvoir; l'empêchait de désirer; l'obligeait à toujours respecter l'homme qui était devant elle. Mais en cet instant elle ne voulait pas voir la réalité. DuyQuang la serrait passionnément dans ses bras. Les yeux fermés également, il écoutait attentivement son cœur se troubler et l'amour comprimé au fond de son cœur qui, pour une fois, se libérait. Le temps semblait suspendre son vol; l'univers paraissait se rapetisser dans cette chambre, pour que deux êtres qui s'aimaient pussent savourer ce petit moment de bonheur.

Et ce petit moment de bonheur s'acheva, DuyQuang la libéra et retourna s'asseoir sur la chaise. Non! Il n'avait pas le droit de faire un pas de plus en avant. Cet amour devait en rester là. Il avait choisi sa vie à l'appel de Dieu, une vie éternelle dans le royaume du Seigneur. Il ne pouvait pas la sacrifier, il ne pouvait renoncer à cette vie noble qu'il avait acceptée, bien qu'il aimât cette femme d'un amour éperdu. Leur destinée était ainsi. Chacun d'eux avait déjà sa voie toute tracée. Ils étaient, tous les deux, conscients qu'ils ne pouvaient s'aimer.

Soudain ThuVan retira ses mains, ouvrit prestement ses yeux et regarda DuyQuang, lequel s'efforça de maîtriser son émotion. Mais quand il rencontra ses yeux, il sentit subitement tout son être s'amollir, toute son énergie s'épuiser. Il était sur le point de proférer: «*O ma chérie! Mon amour! Je t'aime! J'abandonnerai ma vie de prêtre pour vivre avec toi notre amour*». Heureusement, bien qu'il eût déjà ouvert la bouche, aucun son n'en put sortir.

Juste à cet instant, on entendit des pas gravissant l'escalier. VanTruong apparut au seuil de la chambre, portant un plateau sur lequel trônait un bol de soupe brûlante. DuyQuang, semblable à un noyé qui rencontre un radeau, se leva:

- Mon petit! Tu arrives juste au bon moment! Ta maman vient de se réveiller. Elle a vraiment besoin de manger pour reprendre des forces.

En vérité, DuyQuang savait que, lui-même, venait de se ressaisir, qu'il avait besoin aussi de se nourrir non point de nourriture terrestre, mais des paroles de Dieu.

* * *